



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n° 28 – juillet 2016

*Epistémologies et histoire des idées
sociolinguistiques*

Numéro dirigé par Didier de Robillard

À la mémoire de T. Bulot

SOMMAIRE

- P. Blanchet et G. Ledegen : *Hommage à la mémoire de Thierry Bulot*
Didier de Robillard : *Introduction - Épistémologie, action, intervention sociolinguistique*
Rada Tirvassen : *Recherches sociolinguistiques et militantisme : et si la théorisation n'était qu'un autre point de vue ?*
Clémentine Rubio : *Vers une sociolinguistique historique*
Véronique Castellotti : *Idées sociolinguistiques et orientations didactiques. Histoires croisées, projets à repenser*
Dominique Pichard Doustin : *La comparaison selon une approche sociolinguistique herméneutique qualitative : ébauches de réflexion*
Gilbert Daouaga Samari : *La notion de langue maternelle en débat au Cameroun : flou terminologique, usages stratégiques et tergiversations critiques*
Shameem Oozeerally : *De la pensée écologisée à la systémisation dissipative : quelques pistes et enjeux épistémologiques-théoriques émergeant d'un regard rétro-anticipateur sur le bhojpuri de Maurice*
Didier de Robillard : *Fenêtres sur une sociolinguistique de la réception ou phénoménologique-herméneutique, ou sur des SHS qualitatives à programme fort*
Marc Debono : *Deux grandes conceptions de la réception (et leurs places respectives en sociolinguistique francophone)*
Isabelle Pierozak : *Pourquoi une sociolinguistique (de la /) en réception ? Citation et conception de la recherche / professionnalité du chercheur*
Valentin Feussi : *« Croyance originaire » et élaboration de sens. Quelles conséquences pour la sociolinguistique ?*
Ali Becetti : *Quelques réflexions critiques autour des orientations phénoménologiques-herméneutiques en sociolinguistique : épistémologies, différence, compréhension, relectures éthiques*

Comptes rendus

- Joanna Lorilleux : William Marx, 2015, *La haine de la littérature*, éditions de Minuit, 224 pages, ISBN : 9782707329165.
Véronique Castellotti : *Le plurilinguisme est-il responsable de tous les maux de la (recherche en) sociolinguistique et didactique des langues ?* Compte rendu de : Adami, H & André, V. (éds) 2015, *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Berne, Peter Lang, Collection Transversales n° 41, 299 pages, ISBN 978-3-0343-1384-1 br.
Clara Mortamet : Michel Arrivé, 2015 [1993], *Réformer l'orthographe ?*, Lambert-Lucas, Limoges, 240 pages, ISBN : 978-2-35935-162-0.

DEUX GRANDES CONCEPTIONS DE LA RÉCEPTION (ET LEURS PLACES RESPECTIVES EN SOCIOLINGUISTIQUE FRANCOPHONE)¹

Marc Debono

Université François-Rabelais de Tours, EA 4246 Prefics-Dynadiv

Introduction

L'objet de ce texte est une proposition de comparaison entre *deux grandes conceptions de la réception* dans les courants pragmatistes/cybernétiques d'une part et phénoménologiques/herméneutiques d'autre part² ; son espoir étant que de ce contraste surgissent des éclairages pertinents pour notre discipline sociolinguistique, en particulier dans l'interrogation de certaines conceptions qui ont cours en son sein. Un des points de départ de cette réflexion réside dans le constat d'une sorte d'automatisme : quand on parle de « réception » en sciences du langage (désormais SDL), la référence historique qui vient quasiment immédiatement à l'esprit est celle de Jakobson. Or, au centre du célèbre schéma de ce dernier se trouve une « fonction », la fonction poétique, qui entre en forte résonance (et contraste), au moins dans les termes, avec une conception de la réception fondée sur l'idée que « l'essence du langage est la poésie » (Auroux, 1996, à propos de Heidegger : cf. *infra*). De la confrontation de ces deux points de vue sur le langage est née l'idée d'examiner ce que cela pouvait bien dire de/à la sociolinguistique actuelle.

Il s'agira dans un premier temps (1.) d'aller voir « Du côté de l'émission » en évoquant la place (mineure) de la réception dans le courant pragmatiste/cybernétique qui innerve la sociolinguistique (dans sa version francophone/d'expression française³) à travers deux influences majeures (même si pas toujours identifiées comme telles) : la théorie des actes de

¹ Ce texte étant issu d'un panel présenté au Congrès du *Réseau Francophone de Sociolinguistique* en juin 2015, je voudrais remercier ici les co-participants (Abdelali Becetti, Valentin Feussi, Isabelle Pierozak et Didier de Robillard) pour les échanges fructueux qui ont eu lieu à cette occasion, ainsi qu'Emmanuelle Huver pour la lecture de cet article qui m'a permis de l'améliorer. Je reste cependant seul responsable de son contenu.

² Les contours et orientations majeures de ces courants seront précisés plus bas.

³ Je me limiterai dans cette contribution à la sociolinguistique francophone/d'expression française, sans que 1) cette limitation soit absolue, 2) cette expression ne renvoie à un courant unifié (il serait certainement plus cohérent de parler des sociolinguistiques francophones/d'expression française : le singulier n'est donc ici qu'une facilité rédactionnelle). Je préférerai cette appellation (aujourd'hui relativement répandue, notamment au sein du *Réseau Francophone de Sociolinguistique*) à l'expression plus restrictive de « sociolinguistique française », que l'on trouve sous la plume de plusieurs auteurs (pour quelques exemples, cf. Pierozak, Razafi, Robillard et Debono, 2013).

langage et la formalisation jakobsonienne de la communication, deux influences bien sûr interprétées et ré-interprétées à de multiples reprises, en particulier par les courants de l'ethnographie de la communication et de l'analyse des interactions verbales.

Je contrasterai ensuite (2.) en allant chercher « Du côté de la réception » la vision herméneutique des « langues/langages/discours », radicalement différente en ce qu'elle donne au contraire une place primordiale à la réception (ou interprétation / compréhension : je considérerai ces termes comme équivalents ici).

La question étant, formulée rapidement : qu'est-ce que cela change de prendre les choses par un bout plutôt que par l'autre ? Quels enjeux/conséquences à se focaliser, en sociolinguistique, sur la production plutôt que sur la réception⁴ ? Nous verrons, pour conclure, que ces réflexions épistémologiques ne sont pas « neutres » et que la formalisation de la communication entre émission et réception pose aussi, et avant tout, une question éthico-politique.

Du côté de l'émission : de quelques sources (impensées ou au contraire revendiquées) de la sociolinguistique francophone informant une certaine conception de la réception

Dans un travail précédent (Debono, 2013b), je me suis intéressé aux liens entre la pragmatique linguistique (désormais PL) et la didactique des langues, liens qui sont également très forts en sociolinguistique : dit rapidement, les bases épistémologiques du « modèle de la communication » sont en fait relativement proches dans les deux disciplines. On peut dire que ce « modèle » se fonde essentiellement sur les deux constructions intellectuelles majeures que sont :

- la PL et la théorie des actes de langage plus particulièrement, d'une part,
- le schéma jakobsonien de la communication et ses ré-interprétations/adaptations, d'autre part.

Je soutiendrai ici que ces deux influences majeures orientent fortement la compréhension de ce qu'est la « communication » en sociolinguistique, en focalisant sur le « pôle » production. Je reviendrai rapidement sur la « théorie des actes de langage » de ce point de vue, mais m'intéresserai davantage au schéma jakobsonien.

La conception pragmatique de la communication (Austin/Searle) : les notions d'efficacité, d'intentionnalité, et le principe d'exprimabilité

La pragmatique philosophique — ou « pragmatisme », terme utilisé pour désigner un courant de pensée de la philosophie analytique dont Peirce est le chef de file —, a eu (et a toujours) une influence considérable sur l'ensemble des sciences humaines et sociales (cf. Cometti, 2010 : 318 ; Babich, 2012⁵), en particulier dans le domaine des SDL, et notamment en sociolinguistique (cf. par exemple la synthèse de Blanchet à ce sujet : 1995, et aussi : 2000). À travers l'apport décisif de la théorie des actes de langage (qui participe du « tournant linguistique » de la philosophie analytique), trois notions centrales viennent durablement imprégner la représentation de la communication en SDL :

- *l'efficacité* de la communication (qui ne s'évalue pas au regard d'une quelconque vérité, mais au regard de sa réussite ou échec),

⁴ La polarisation émission/réception est certainement excessive et n'a ici qu'une valeur argumentative pour pointer certains enjeux.

⁵ Cet ouvrage de Babich, intitulé *La fin de la pensée*, pointe un certain nombre de problèmes que pose la domination actuelle de la philosophie analytique, issue du pragmatisme, sur le monde intellectuel et scientifique.

- *l'intentionnalité* (tout acte de langage répond à une intention),
- et le principe *d'exprimabilité* (« tout ce que l'on peut vouloir signifier, peut être dit » ; Searle, 2009 [1972] : 54).

Sans s'étendre sur ce premier point, ces trois « idées linguistiques » orientent nettement la conception pragmatique de la communication vers le pôle *production/émission* des discours, et confère corolairement assez peu de place à la *réception/interprétation* de ceux-ci : ce qui est somme toute assez logique pour une théorie de l'action s'intéressant à ce qu'on « fait » avec le langage... avec une sorte de postulat implicite sous-jacent considérant la compréhension/réception comme « passive » (elle ne devient « active » que quand elle se fait elle-même production : c'est la rétroaction, le *feedback*, notion fondatrice de la cybernétique sur laquelle je reviendrai).

L'image proposée en couverture de l'édition française des *Actes de langage*, parue en 2009 chez Hermann, me semble très significative de ce point de vue : on y voit un humain-géant, la bouche ouverte, sa main gauche levée et l'index brandi, s'adressant à un autre humain de bien moindre taille, qu'il tient sur sa main droite ouverte, devant lui. L'ouvrage ne fait pas mention de l'auteur de cette illustration (ni même de qui émane son choix), mais elle illustre parfaitement ce déséquilibre entre expression et réception/compréhension dans la théorie de Searle. Sans vouloir trop exagérer l'importance d'une illustration de couverture, elle est tout de même significative du point de vue de la conception du rapport à l'autre qu'elle met en scène : la maîtrise des actes de langage permettrait de « contrôler » l'autre, de le maintenir en son pouvoir – l'humain-géant « tient », littéralement, l'autre dans sa main. Ceci est finalement assez cohérent avec les prémisses de la pragmatique : l'acte de langage, c'est une action *sur l'autre*, une forme de prise de pouvoir *intentionnelle* et qui tend à la plus grande *efficacité* possible.

Si la problématique de la réception/compréhension n'est donc que peu présente chez les théoriciens des actes de langage (alors qu'elle est, très significativement, centrale dans la philosophie herméneutique : cf. *infra*), il faut tout de même mentionner que Searle évoque cette question à propos de ce qu'il considère comme une erreur d'interprétation possible de son principe d'exprimabilité :

Deux erreurs d'interprétation de ce principe sont possibles [...]. D'autre part, le principe d'exprimabilité n'implique pas non plus que tout ce qui peut être dit puisse être compris par d'autres ; car cela exclurait la possibilité d'avoir un langage à soi, un langage qui soit logiquement incompréhensible pour tout autre que celui qui le parle. Il se peut fort bien que l'existence de tels langages soit impossible d'un point de vue logique, cependant je ne me hasarderai pas à trancher la question au cours de la présente recherche. (Searle, 2009 [1972] : 56 ; je souligne).

Le raisonnement produit ici pour énoncer une limite possible à la compréhension de l'acte de langage est étonnant si l'on se place dans une perspective interprétativiste : ce n'est pas parce que l'autre pourrait avoir une part « normale » de non-transparence, mais parce que l'on pourrait hypothétiquement imaginer un langage « anormal », « à soi », « logiquement incompréhensible pour tout autre » (hypothèse que Searle juge par ailleurs hautement improbable).

Il est inutile de rappeler ici l'immense influence qu'ont eues les idées d'Austin et Searle sur l'ensemble des SDL et sur la sociolinguistique : influence « directe » (la théorie des actes de langage a été largement citée/utilisée en sociolinguistique), ou plus ou moins « indirecte » : via l'ethnographie de la communication de Hymes et Gumperz (dont je reparlerai plus bas) qui se réclame explicitement de cette branche de la philosophie analytique⁶, mais également

⁶ Autant Gumperz (dans sa *Sociolinguistique interactionnelle* par exemple ; Gumperz, 1989) qu'Hymes se réclament explicitement d'Austin et de Searle (tout en nuancant leurs postulats, bien entendu). Cela est

via une autre « source » dont les sociolinguistes se réclament fréquemment : la sociologie bourdieusienne, influencée par ces travaux en pragmatique (cf. par exemple ce qu'en dit un compagnon de route de Bourdieu : Boltanski, 2011 : n.p.).

Continuons cette exploration « du côté de l'émission », en s'intéressant à la deuxième grande influence qui a contribué à installer le « modèle de la communication » en SDL.

Le schéma de la communication de Jakobson et sa focalisation sur l'émission : quelle influence sur la sociolinguistique francophone ?

Pour Rastier (2007), ce qu'il appelle le « paradigme de la communication » (en SDL) est déjà préparé par le « modèle positiviste du signe », mais c'est Jakobson qui lui donne la force de l'évidence avec son schéma inspiré de la cybernétique naissante :

Par son caractère mécaniste, le modèle positiviste du signe préparait la définition de la communication dérivée de la théorie de l'information qui allait devenir l'évidence dans les sciences du langage. Dès 1950, Norbert Wiener affirmait : "Il n'y a aucune opposition fondamentale entre les problèmes que rencontrent nos ingénieurs dans la mesure de la communication et les problèmes de nos philologues" (cité par Jakobson 1963 : 87). Jakobson allait lui donner sa forme canonique en mêlant l'inspiration de la cybernétique de Wiener à certains aspects de la sémiotique de Bühler. (Rastier, 2007 : n.p. ; je souligne).

Jakobson assure donc au « paradigme de la communication », inspiré de la théorie cybernétique⁷, une réelle domination en SDL, encore d'actualité, si bien que le rappel et la critique de son schéma sont devenus des poncifs, comme le mentionne ici Kerbrat-Orecchioni :

Il est de tradition d'inaugurer toute réflexion concernant ce problème de la communication verbale par le rappel de la façon dont Jakobson (1963, p. 214) envisage son fonctionnement à partir de l'énumération de ses différents ingrédients constitutifs. Il est également de mise de poursuivre, rançon de sa notoriété, par une critique plus ou moins radicale et fondée du schéma mentionné ci-dessus [...]. (Kerbrat-Orecchioni, 2009 [1980] : 13 ; je souligne).

L'objet de ce texte n'est pas d'entrer dans le débat sur la pertinence du schéma (entrer dans « une critique plus ou moins radicale et fondée »), mais plutôt de retracer des lignes historico-épistémologiques qui nous amènent à la sociolinguistique francophone actuelle (via, en particulier, l'ethnographie de la communication de Hymes). Mon propos sera donc de montrer en quoi cette influence a – pour ce qui m'intéresse ici – un effet similaire à celle de la pragmatique d'Austin / Searle : elle contribue à une focalisation de la discipline, jamais véritablement démentie, sur la production / émission des discours, et, finalement / corrélativement, à la faible problématisation de la question de la réception en sociolinguistique.

particulièrement net pour Hymes, qui écrit dans *Vers la compétence de communication* : « le point de départ le plus fréquent est à coup sûr la parole en tant qu'action. Partir de la langue, c'est courir le risque de retomber dans une conception de l'action comme simple exécution d'un code. Partir de la parole, c'est être à même de concevoir la langue comme moyen, comme un élément parmi d'autres » (Hymes, 1984 : 194-195).

⁷ Pour donner une définition synthétique de la cybernétique, on peut se référer à son fondateur, Wiener, qui la présente comme la science du contrôle et de la communication : *Cybernetics, or Control and Communication in the Animal and the Machine*, 1948, Paris : Hermann (traduit pudiquement – et tardivement, en 2014 – en français sous le titre : *La Cybernétique. Information et régulation dans le vivant et la machine*, 2014, Paris : Seuil). C'est un « projet d'unification des connaissances autour de quelques concepts clés : entropie, information, rétroaction » qui constitue la véritable « matrice de la technoscience » (Lafontaine, 2004 : 22 et 27). Le lien de Jakobson avec ce courant de pensée sera approfondi plus bas.

Tout le monde – ou presque – connaît ce schéma de Jakobson et les « fonctions » qu'il met en scène, et pas seulement les spécialistes de SDL : Boutet en rappelle l'incroyable influence dans le système scolaire et dans la formation professionnelle en France :

Le schéma en six facteurs et six fonctions afférentes qu'il propose en 1960 va faire partie de toutes les bibliographies des étudiants en communication, en linguistique et en ethnologie ; il constitue souvent le premier chapitre de nombreuses grammaires scolaires des collèges, et sa connaissance est requise au baccalauréat de français ; mais plus encore, la formation professionnelle des adultes s'en emparera pour en faire pendant des décennies l'outil de références d'analyse des situations de travail. (Boutet, 2010 : 15).

De même, Rastier en remarque la présence à tous les niveaux de la « chaîne éducative » (française en l'occurrence) : « Le modèle des fonctions de Jakobson est largement enseigné, non seulement aux maîtres, mais aux élèves dès la sixième » (Rastier, 2007 : n.p.).

Mais, s'il est influent dans la sphère scolaire – et qu'il fait à ce titre partie des connaissances qui innervent notre société⁸ –, cela n'explique pas en quoi ce schéma, issu d'une des figures marquantes du structuralisme, concerne encore aujourd'hui une discipline, la sociolinguistique, dans sa version francophone. Pourquoi peut-on encore évoquer cette schématisation de la communication comme une ombre structurante (et peu considérée en tant que telle) de la sociolinguistique francophone ? Il me semble que, si le schéma a été critiqué et souvent amendé par les sociolinguistes, la conception profonde de la communication qu'il propose reste. De ce point de vue, je rejoins ces deux remarques, l'une de Gadet, l'autre de Rastier :

L'influence des idées du Cercle de Prague me semble en effet nette, bien que pas toujours reconnue ni affichée (ou du moins revendiquée à sa juste place), dans certaines théories actuelles. Nous nous centrerons ici autour d'un courant dont l'une des préoccupations essentielles est d'expliquer le changement, la sociolinguistique, soit dans une forme assez générale, soit dans sa forme dite variationniste (en particulier dans l'un des textes de W. Labov les plus élaborés du point de vue épistémologique, Weinreich et al., 1968, qui comporte plusieurs références à Jakobson, à plusieurs propos). (Gadet, 1997 : 87 ; je souligne).

J'emprunte à Gadet cette idée de « non-reconnaissance » et de « non-affichage » (sinon dans une discrétion « ritualisée »⁹) de l'influence jakobsonienne en sociolinguistique.

Rastier affirme quant à lui que :

Dans les sciences du langage, le paradigme de la communication a pris une telle place qu'il semble devenu une évidence insoupçonnable. Il est généralement opposé au paradigme de la cognition qui met l'accent sur les représentations mentales : on retrouve ici, transposée, l'opposition entre la sémantique et la pragmatique, telle qu'elle fut conçue par le positivisme logique : la première est devenue cognitive et la seconde a trouvé son objet privilégié dans les communications de masse. On peut penser que la linguistique va se diviser définitivement et ses dépouilles pourraient bientôt se trouver réparties entre les sciences cognitives et les sciences de l'information et de la communication. Cette étude entend rappeler des propositions qui échappent au faux dilemme communication/cognition, car elles sont informées par la problématique interprétative en sémantique et en sémiotique. (Rastier, 2007 : n.p. ; je souligne).

⁸ Si mon propos se limite ici à la société que je connais le mieux (française), il y a fort à parier que ce constat ne soit pas une exception.

⁹ « L'importance des travaux du Cercle de Prague n'est généralement pas ignorée dans les références, quoi qu'elle soit souvent affichée de façon discrète, qui pourrait apparaître comme purement rituelle » (Gadet, *ibidem*).

J'emprunte à Rastier l'idée d'une dominance en SDL du « paradigme de la communication » (aux côtés du cognitivisme), et celle d'un dépassement par le recours à la problématique « interprétative ». Néanmoins, ne nous y trompons pas : les arrières-plans sont très différents de ce que je conçois ici – avec d'autres contributeurs de ce numéro de *Glottopol* – comme perspective interprétative (cf. *infra* et les textes regroupés dans Debono, éd., 2014 pour une discussion de ce point de contraste¹⁰). Pourtant – et c'est ce qui m'intéresse ici – le fait même que Rastier pose le problème met en évidence le manque évident de ce « paradigme de la communication », à savoir l'interprétation, la réception, la compréhension. La critique du schéma va donc beaucoup plus loin que les traditionnels amendements et aménagements du schéma de Jakobson (j'en mentionnerai certains plus bas) qui ne remettent pas fondamentalement en cause sa pertinence pour appréhender les phénomènes langagiers.

L'influence sur la sociolinguistique francophone

L'influence du schéma de Jakobson sur la sociolinguistique francophone est assez évidente, et il est possible de l'illustrer par de multiples exemples : je me cantonnerai à trois citations directes :

Boutet tout d'abord, qui dans *Le pouvoir des mots* (2010) écrit ceci :

Le modèle de Jakobson sera par la suite discuté, amendé, critiqué [note 6 : Le sociolinguiste Philippe Blanchet a proposé une analyse critique de ce schéma dans La linguistique de terrain... 2000], mais demeurera une référence. L'important pour notre propos est de retenir que la transmission d'informations n'est qu'une des fonctionnalités que permet le langage humain, même si nos sociétés tendent à la pensée unique et fondamentale. Dans de nombreuses situations de communication, ce n'est pas (seulement) un usage référentiel du langage qui est fait, mais un usage de son pouvoir, de sa performativité. C'est ce que montre le linguiste Marcel Cohen dans son ouvrage de 1956, où il consacre une partie entière à ce qu'il nomme "puissance du langage". (Boutet, 2010 : 15-16 ; je souligne).

Il est donc très clair que, pour Boutet, malgré les critiques, Jakobson reste la référence « historique » pour une conception sociolinguistique de la communication et du langage humain comme essentiellement *fonctionnelle*¹¹, avec les compléments de la pragmatique linguistique (« performativité ») qui seraient déjà présents, dès 1956, dans la pensée linguistique de Cohen.

Sociolinguiste français évoqué ci-dessus par Boutet, Blanchet consacre quant à lui tout un paragraphe de son ouvrage *La linguistique de terrain* (2012 [2000]) à la notion de « communication » (p. 100 et suiv.), dans lequel le geste initial de Jakobson est bien sûr évoqué, en même temps que ses multiples amendements, renouvellements et autres approfondissements, pour terminer sur une proposition de nouvelle schématisation de la communication (cf. *infra*).

De même, Kerbrat-Orrechioni – référence importante pour la sociolinguistique interactionnelle francophone – propose sa propre schématisation et les raisons de sa reprise de

¹⁰ Trop rapidement : l'herméneutique de Rastier se veut avant tout « matérielle », fondée « en sémantique et en sémiotique », donc très différente d'une perspective herméneutique – appuyée sur une herméneutique philosophique, celle de Heidegger et de Gadamer en particulier – qui met en cause la focalisation « sémiotiste » dans la recherche de significations. Même si le constat de départ peut sembler similaire, les « déficits herméneutiques » des sciences du langage (2001 : 102 et suiv.) que Rastier relève ne sont donc nécessairement pas les « mêmes », ainsi que n'est pas comparable sa proposition de réintroduire « la problématique de l'interprétation au centre des sciences du langage » (*op. cit.* : 99).

¹¹ Cf. Gadet, 1997 sur le fonctionnalisme en sociolinguistique et la notion de « fonction », difficile à cerner.

la « base » jakobsonnienne¹² : « [...] on peut en revanche reprocher à Jakobson de ne pas envisager suffisamment d'ingrédients, et tenter de complexifier quelque peu son schéma afin que "la carte" rende mieux compte du "territoire" » (Kerbrat-Orrechioni, 2009 [1980] : 16).

On perçoit donc, à travers ces trois exemples de citations directes, que l'optique empruntée est celle de la complexification d'une « base » à conserver. Ajoutons à cela qu'un renforcement indirect de ce fond commun viendra de l'ethnographie de la communication de Hymes, dont le célèbre modèle « SPEAKING » est explicitement rattaché aux travaux du Cercle de Prague : dans les deux schématisations de la communication (Hymes et Jakobson), celle-ci est avant tout définie par l'émission du « message » comme « point de départ » (Delbreilh, 2012 : 87-88) : une orientation « du côté de l'émission » assez nette dans les deux cas (ce que le nom même du modèle de Hymes laissait d'ailleurs présager). Si l'on reconstitue à grands traits la chaîne : Hymes s'inspire de Jakobson¹³, qui s'inspire de la théorie de l'information de Wiener et de la conception cybernétique de la communication (sur le lien Jakobson / cybernétique, voir *infra* ainsi que les développements de Lafontaine, 2004, ainsi que Geoghegan, 2012) – et ce, assez directement et explicitement à chaque fois. De manière souvent moins explicitée, c'est cette filiation épistémologique qui arrive en sociolinguistique francophone, en particulier via l'influence de l'ethnographie de la communication hymesienne (influence détaillée, notamment, dans un dossier spécial de *Langage et société* de mars 2012 : « Dell Hymes : héritages et débats »).

Bien entendu, quand les ethnographes de la communication et les sociolinguistes reprennent le schéma de Jakobson, c'est toujours pour y apporter nuances, compléments, extensions, critiques (cf. citations *supra*). Le plus important de ces « ajouts critiques » est sans doute celui du « contexte social », si cher aux sociolinguistes. La principale innovation de Hymes par rapport à la formalisation jakobsonnienne réside en effet dans cet attachement aux « conditions/contexte social(es) » plus qu'aux unités linguistiques :

The real innovation in Hymes's expansion of Jakobson's model was thus not so much in the number and types of components, but in the nature of the unit of analysis. [...] With Hymes, the unit of analysis is no longer a linguistic unit as such, but a social unit which includes or is based on speech. (Duranti, 1997 : 289 ; je souligne).

Dans sa synthèse sur la notion de « communication » évoquée plus haut, Blanchet insiste sur l'importance de cet amendement / extension du schéma jakobsonien par Hymes : la perspective est « socio » avant d'être « linguistique », mettant « l'accent sur l'interaction en contexte » (Blanchet, 2000 : 100). Mais si l'on complexifie de plus en plus le schéma, en y ajoutant une perspective plus « socio », une certaine vision de la communication reste, sous-tendue en particulier par l'idée que la langue sert *prioritairement* à communiquer¹⁴. Et cette conception de la langue, que l'on peut qualifier d'utilitariste (on « utilise » toujours la langue pour quelque chose, pour « performer » ou « communiquer »), va s'installer durablement en

¹² Cf. *Les Interactions verbales*, T. 1 (1986 : 29 et suiv.) et *L'énonciation* (2009 [1980] : 16 et suiv.).

¹³ Il est intéressant de noter que cette influence est sans doute (en partie) réciproque : lors de la conférence qui a donné lieu à la publication de « Linguistique et poétique » (le chapitre des *Essais de linguistique générale* où le fameux schéma est présenté), Jakobson fait référence à la « stimulante communication » de Hymes (Jakobson, 1963 : 241).

¹⁴ Hassler évoque à ce titre l'hypothèse intéressante de Klemperer quant à la bonne fortune de cette conception (technique) de la langue comme outil de communication, la mettant en regard d'une autre, plus « politique » (et moins « scientifique »), celle de la langue comme « configuration de la pensée » : « [pour le philologue allemand] si la voie ouverte par la philosophie du langage, qui ne considère pas la langue comme un moyen de communication mais comme la configuration de la pensée, n'a pas été poursuivie, c'est parce que son idée centrale a été transformée, de manière non scientifique, en un instrument de la politique (Klemperer 1995, II, p. 507) » (Hassler, 2014 : 5).

sociolinguistique (en particulier via la « compétence de communication » telle que conceptualisée par Hymes, 1984).

L'autre idée qui n'est pas remise en cause dans la reprise sociolinguistique de la schématisation de la communication, c'est *l'autonomie du message par rapport à l'émetteur/récepteur/interprète* : le message (dont l'émission est considérée comme point de départ essentiel : cf. Delbreilh, *op. cit.*) ne serait pas « consubstantiel » à celui qui l'émet ou l'interprète, mais dans une « extériorité » par rapport à celui-ci. On retrouve ici l'influence cybernétique : les significations sont essentiellement dans une « extériorité »¹⁵ (que cette extériorité soit le message, le code, le contexte, les signes, etc.) et « extériorisable » (cf. aussi *supra* le « principe d'exprimabilité » de Searle, qui va également dans ce sens).

Conséquence : feedback, interaction et réception négligée

Enfin, tout cela aboutit au peu d'importance accordée à la réception. Toujours dans la conception cybernétique de la communication (et donc de l'homme, les deux étant consubstantiels dans ce paradigme), une notion importante apparaît dans l'histoire des idées (qui connaîtra une fortune certaine en SHS) : le feedback (ou rétroaction), un des « piliers » notionnels de la cybernétique (avec l'entropie et la notion d'information), désigne « le processus par lequel [l'information] est assimilée et utilisée afin d'orienter et de contrôler l'action » (Lafontaine, 2004). L'assimilation de l'information, ou la réception du message, passe donc par ce feedback qui n'est autre que la production d'un autre message, en réaction au premier : une « contre-émission » en somme (« une “réaction à une réaction” selon le mot du cybernéticien Gregory Bateson », Breton, 2000 : 74), marquant la réception du message initial. On connaît le succès de cette notion dans le paradigme interactionnel¹⁶, déjà en germe chez Jakobson qui conçoit la « réception » comme intimement liée au feedback :

Il y a sans aucun doute feedback entre la parole et l'écoute, mais la hiérarchie des deux processus s'inverse quand on passe de l'encodeur au decodeur. Ces deux aspects distincts du langage sont irréductibles l'un à l'autre ; tous deux sont également essentiels et doivent être regardés comme complémentaires [...]. (Jakobson, 1963 : 94).

Toute une frange de la sociolinguistique (dite « interactionnelle » ou « interactionniste ») va se développer activement autour de cette idée de rétroaction et de « circularité » dans la communication. Or, accorder au feedback une telle place dans la manifestation de la réception du message, de son sens, c'est réduire l'interprétation à ses manifestations objectivables : le sens ne peut que se *co-construire*¹⁷ dans l'interaction. Cette centralité du feedback interactionnel – notion aujourd'hui tout à fait banalisée dans la sociolinguistique francophone – donne pourtant une idée de la « réception » qui n'est pas banale (on pourrait presque poser l'équation : la réception = la rétroaction), et se rattache à un courant de pensée (la conception cybernétique de la communication, reprise par Jakobson¹⁸), idéologiquement très marqué. On

¹⁵ On peut ici utilement se référer à l'image employée par Breton – et calquée sur celle de Musil – pour décrire l'homme de la cybernétique comme un « homme sans intérieur » (cf. Breton, 2011).

¹⁶ « Ce sont les travaux de Norbert Wiener sur la “cybernétique” (1948) qui ont apporté à la compréhension de la communication la notion essentielle de “feedback” (traduite parfois par le terme de “rétroaction”) qui désigne *la réaction du récepteur au message émis et son retour vers l'émetteur*. L'introduction de cette notion a eu un retentissement immédiat auprès des chercheurs en sciences sociales (comme Lewin, Erikson, Bateson...). Elle leur a permis de franchir le premier pas qui va de la “communication” à l’“interaction”, en passant d'une vision linéaire à la conception d'un processus circulaire. [...] Une telle conception amène à considérer que la source et le destinataire sont en fait des « émetteurs-récepteurs » exerçant des fonctions différenciées, mais non clivées » (Picard, 1992 : 72 ; je souligne).

¹⁷ Autre notion assez centrale en sociolinguistique francophone, qu'il conviendrait également de ré-interroger.

¹⁸ Plusieurs travaux explicitent les liens entre Jakobson et Wiener (fondateur de la cybernétique), qui se matérialisent notamment à travers la participation du premier aux « conférences Macy » qui voient se mettre en

se réfèrera utilement sur ce dernier point aux analyses proposées par Breton (2000, 2011) et Lafontaine (2004), qui ont l'intérêt – pour une discipline sociolinguistique francophone aujourd'hui pétrie d'interactionnisme – de poser une question simple, mais néanmoins déroutante : et si, paradoxalement, l'idée du « tout interaction » (l'essentiel du sens passe *dans* et *par* l'interaction) recouvrait une dynamique beaucoup moins « humanisante »/« altéritaire » qu'il n'y paraît ? L'idée cybernétique selon laquelle l'essence même de l'homme est sa capacité à entrer en interaction, le positionne dans une extériorité ontologique totale : « Être vivant, c'est participer à un courant continu d'influences venant du monde extérieur, courant dans lequel nous ne sommes qu'un stade intermédiaire » affirme Wiener dans son magnum opus *Cybernétique et société* (1952 : 173). Si l'on rejoint Breton et Lafontaine, cette idée – qui a « infusé » les SHS, dont la sociolinguistique, cela est assez évident – serait profondément « anti-humaniste » au sens où elle produit un renversement complet du rapport intériorité-extériorité de l'humanisme classique :

Transposés au niveau sociétal, les concepts de la cybernétique induisent, comme on le verra avec Bateson, une représentation purement communicationnelle de la société. Devenue un immense système de communication, cette dernière n'existe qu'à travers les échanges entre ses membres. Constamment relié à son environnement social, le sujet est, dans cette logique, entièrement tourné vers l'extérieur. Il n'est plus considéré comme un être autonome, mais il devient, pour paraphraser Philippe Breton, un simple "réacteur" censé s'adapter à son environnement [...]. (Lafontaine, 2004 : 55 ; je souligne).

En adaptant et en complexifiant le schéma jakobsonien, puis hymesien, la sociolinguistique francophone conçoit (et néglige) la réception/ interprétation/ compréhension en l'inscrivant dans une optique (communicationnelle, interactionnelle) et une chaîne notionnelle (feedback, interaction, extériorité/extériorisation du sens) qui sont fort différentes de ce que proposent les courants herméneutiques que je vais maintenant évoquer. Ceux-ci conceptualisent en effet la réception en tant que telle (et non dans une logique de « contre-émission ») : il nous faut donc maintenant aller voir de ce côté-ci.

Du côté de la réception : la conception herméneutique du langage – ou une autre conception de la réception

Une autre vision de l'économie des échanges linguistiques interroge radicalement cette orientation d'une science du langage « du côté de l'émission » : accordant une place primordiale à la réception, l'approche herméneutique du langage/du « L »¹⁹ la place même en son cœur. Je me limiterai à deux courtes citations de deux des principaux représentants de ce courant philosophique (Heidegger, 1990 [1962]) et Gadamer, 1996 [1976]) pour exposer cette différence fondamentale :

[...] la dimension salvatrice qui s'abrite dans le secret de la langue, dans la mesure où c'est elle qui nous conduit toujours du même coup dans la proximité de l'informulé et

place le paradigme cybernétique (Lafontaine, 2004, Geoghegan, 2012). Lafontaine affirme que « même si la phonologie structurale précède l'apparition de la cybernétique, c'est néanmoins sous la poussée de cette dernière qu'elle acquiert ses lettres de noblesse scientifiques. Séduit par les postulats qu'offre la théorie de l'information, Jakobson entreprend d'aligner la phonologie sur ses postulats » (Lafontaine, 2004) ; et Jakobson lui-même, dans ses *Essais*, cite Wiener pour qui « il n'existe "aucune opposition fondamentale entre les problèmes que rencontrent nos ingénieurs dans la mesure de la communication et les problèmes de nos philologues" » (1963 : 87 ; cf. également citation *supra* de Rastier qui reprend ce passage des *Essais*).

¹⁹ Notation proposée par de Robillard « lorsqu'il [est] dommageable de distinguer "langue(s)", "langage(s)", "discours" » (Robillard, 2007 : 50).

de l'inexprimable » (Heidegger, *Langue de tradition et langue technique*, [conférence de 1962] 1990 : 44).

Essayons de lire cette citation en la replaçant dans la dichotomie classique du schéma de la communication (exercice certes difficile, et quelque peu altérant) : ce qui compte pour Heidegger dans les échanges linguistiques, ce n'est pas le message « émis », avec une intentionnalité pragmatique, mais ce que l'échange produit en terme de réception (ou : compréhension, interprétation), à savoir toute autre chose qu'un simple décodage, ou même qu'une simple interprétation contextualisée (dans les versions sociolinguistiques complexifiées du schéma de la communication) : l'ouverture vers « l'informulé » et « l'inexprimable » qui produit l'échange linguistique, est tout simplement l'idée d'une réception incontrôlée et nécessairement incontrôlable. Si l'ancrage cybernétique (science du *contrôle* et de la communication, Wiener, 1948) des théories de la communication, largement reprises (et amendées, certes : cf. *supra*) par les SDL aboutit à une focalisation sur l'émission dans l'appréhension des échanges linguistiques, on peut argumenter que cela est à relier à une ambition (scientiste) de contrôle du sens : le sens « émis » étant, croit-on, plus facilement *contrôlable* que le sens « reçu », puisque 1) passant nécessairement par des signes matérialisés (donc captables), et 2) étant dicté par une intentionnalité (voir l'importance de ce concept en pragmatique) que l'on postulera volontiers comme purement rationnelle.

À l'inverse, Gadamer, à la suite de Heidegger, réaffirme en ces termes l'incontrôlable altérité de toute réception/compréhension :

Il n'est peut-être pas exact de parler d'un "mieux comprendre" pour désigner cet élément productif de la compréhension. Comprendre, en vérité, ce n'est pas comprendre mieux, ni au sens où l'on aurait un savoir meilleur de la chose grâce à des concepts plus clairs, ni au sens de la supériorité fondamentale que le conscient aurait par rapport au caractère inconscient de la production. Il suffit de dire que, dès que l'on comprend, on comprend autrement. (Gadamer, 1996 [1976], 318 ; soulignement dans le texte original).

Si je traduis cela en termes de conséquences en SDL, déplacer la focale dans l'appréhension des échanges linguistiques du « pôle production » vers le « pôle réception » entraîne inévitablement une perte de contrôle de l'interprète (le chercheur-linguiste par exemple) sur le sens de la production discursive, sa réception comportant une part d'incertitude, de non-transparence, d'inatteignable altérité (la compréhension est toujours « autre », « autrement ») – ce qui est indubitablement plus difficilement compatible avec une visée scientifique objectiviste. D'où un accent mis plus volontairement (consciemment ou non) sur le pôle « production » dans les travaux sociolinguistiques.

Mentionnons tout de même les travaux en sociolinguistique ou en ethnographie de la communication visant explicitement un travail sur la réception : quand la réception est traitée, c'est toujours pour tenter de la contrôler. L'ethnographie de la lecture par exemple nous semble lire « par-dessus l'épaule du lecteur » – c'est-à-dire largement à *sa place* – avec l'ambition de décrypter cet acte de lecture éminemment... indécryptable. Ce que du reste, les théories de la lecture issues de l'herméneutique littéraire (Jauss, Eco, Barthes, etc.)²⁰ posent depuis longtemps, à l'instar de Barthes qui fait ici de la lecture le point d'achoppement de toute tentative d'appréhension scientifique du sens (et le fossoyeur d'une science structurale qu'il a par ailleurs défendue) :

[...] on ne peut raisonnablement espérer une Science de la lecture, une Sémiologie de la lecture, à moins de concevoir qu'un jour soit possible – contradiction dans les termes – une science de l'Inépuisement, du Déplacement infini : la lecture, c'est précisément

²⁰ Largement ignorées en sociolinguistique pour diverses raisons (d'oppositions disciplinaires en particulier) qu'il serait trop long d'explorer ici.

cette énergie, cette action qui va saisir dans ce texte, dans ce livre, cela même “qui ne se laisse pas épuiser par les catégories de la Poétique” ; la lecture, ce serait, en somme l’hémorragie permanente, par où la structure – patiemment et utilement décrite par l’Analyse structurale – s’écroulerait, s’ouvrirait, se perdrait, conforme en cela à tout système logique qu’en définitive rien ne peut fermer – laissant intact ce qu’il faut appeler le mouvement du sujet et de l’histoire : la lecture, ce serait là où la structure s’affole » (Barthes, 1993 [1975], « Sur la lecture » : 47-48 ; c’est l’auteur qui souligne).

« Là où la structure s’affole », mais aussi là où s’affolent les SDL, la pragmatique, la sociolinguistique, l’ethnographie de la communication/de la lecture, etc. Le problème étant que cet « affolement » salutaire et nécessaire, qui ne peut naître que d’une réflexion sérieuse sur la question de la réception (la lecture en étant une métonymie), met à terre beaucoup de préceptes réputés indéboullonnables d’une sociolinguistique se voulant « science sérieuse » : ainsi s’explique pour partie la minoration de cette question, la quête de légitimité scientifique, justifiant les possibilités d’expertise, l’emportant bien souvent sur une humilité épistémologique « honnête » (Marrou, 1975 [1954] : 231).

Une bonne façon de montrer la différence fondamentale entre un point de vue scientifique accordant toute sa place à la question de la « réception » et un point de vue « production » (précisons à nouveau que cette schématisation, bien trop binarisante, n’a qu’une valeur explicative ici) est de contraster la « fonction poétique » (du schéma de Jakobson) et l’assertion de Heidegger selon laquelle l’essence du langage est la poésie²¹. Cette comparaison permet de toucher du doigt l’irréductible opposition des points de vue, significativement présentée comme telle par Auroux :

Lorsque Heidegger soutient que la poésie manifeste l’essence du langage, le linguiste peut s’opposer et présenter des objections fondées sur sa connaissance des phénomènes. On ne pourra pas fuir ces objections en prétendant que la science ne pense pas. Toutes les propositions sont ouvertes à la discussion. Aucun type de discours ne peut jouir du privilège d’échapper à la loi commune de l’argumentation. (Auroux et al., 1996 : 357).

Argumentons, donc, en nous pliant à cette « loi commune »²². Dans *Langue de tradition et langue technique* (1990 [1962]), Heidegger entame un débat avec l’une des sources d’inspiration de Jakobson que nous avons déjà croisée : Norbert Wiener. C’est une amorce de débat (Wiener et sa cybernétique – naissante à l’époque – n’étant cités qu’une ou deux fois dans le texte de la conférence) sur sa conception de la langue et de la communication : contrairement à Wiener qui fonde sa théorie de l’information et de la communication sur des modèles mathématiques et techniques essentiellement basés sur l’idée de transmission d’informations (Bühler en particulier), le philosophe allemand explique que la langue ne peut être réduite à un aspect « technique » – et il entend par là l’uniquement utile, le fonctionnel, communicatif en particulier. Mais communiquer n’est pas se comprendre, et beaucoup de choses passent « en dehors » et « au travers » de cette conception communicative et techniciste des échanges linguistiques. Pour Heidegger, l’essence de la langue est donc dans ce qui serait l’exact opposé de ce qu’il appelle la « technique » (dans la perspective heideggerienne, la technique est un « mode de rapport au monde » efficace, utile, fonctionnel) : la « poésie », entendue dans un sens également particulier, ne se limitant pas à l’activité créative du poète. Si l’essence du langage est la poésie, l’essence de la poésie est certainement le « jeu » qu’il peut y avoir dans la réception : « Mes vers ont le sens qu’on leur

²¹ Aparté anecdotique : quand on évoque cette position de Heidegger devant un cénacle de linguistes ou de sociolinguistes, le renvoi à Jakobson et la fonction poétique est quasiment instantané... réflexe assez curieux, mais néanmoins explicable (cf. *supra*).

²² Aparté questionnant : présenter l’argumentation comme « loi commune » ne constitue-t-il pas une forme de naturalisation et/ou de normativisation de la rationalité argumentative comme unique façon de faire ?

prête. Celui que je leur donne ne s'ajuste qu'à moi, et n'est opposable à personne », écrit Valéry (1975 [1954] : 1509). De ce point de vue, radicalisé ici par Valéry de manière volontairement polémique, la « poésie » est ce qui laisse la place à la réception, qui ne cherche pas du tout à la contrôler (ce serait « contraire à [s]a nature », *ibidem*), à contrôler efficacement/utilement/fonctionnellement le sens « transmis ». C'est, pour reprendre une autre formule de Heidegger, ce qui nous fait toucher à « l'informulé » et à « l'inexprimable » (cf. citation *supra*). Dans une interview à l'hebdomadaire allemand *Spiegel*, Heidegger a cette phrase, très significative de ce qu'il considère comme un rapport au monde « im-poétique » ou « technique » : « Tout fonctionne, c'est bien cela l'inquiétant » (Heidegger, interview donnée au *Spiegel* en 1966). On comprend aisément en quoi cette idée, qui va à contre-courant de l'idéologie dominante, est tout à fait irréconciliable avec la « fonctionnalisation » jakobsonienne : la fonction poétique de Jakobson est exposée en même temps que le schéma dans « Linguistique et poétique », le chapitre XI de ses *Essais de linguistique générale* (Jakobson, 1963 : 209-248) :

La visée (Einstellung) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte, est ce qui caractérise la fonction poétique du langage. [...] Toute tentative de réduire la sphère de la fonction poétique à la poésie, ou de confiner la poésie à la fonction poétique, n'aboutirait qu'à une simplification excessive et trompeuse. La fonction poétique n'est pas la seule fonction de l'art du langage, elle en est seulement la fonction dominante. (op.cit. : 218 ; je souligne).

Selon quel critère reconnaît-on empiriquement la fonction poétique ? En particulier, quel est l'élément dont la présence est indispensable dans toute œuvre poétique ? (op.cit. : 220 ; je souligne).

Si elle n'est pas la seule, la fonction poétique, définie comme « l'accent mis sur le message pour son propre compte », est donc la « fonction dominante de l'art du langage » – de la poésie donc – et serait reconnaissable empiriquement dans les structures linguistiques : la fonction poétique est donc essentiellement de nature sémiotique. Or, pour Heidegger, la parole poétique, inséparable de la pensée, est conçue de manière très différente, bien moins réductrice : la poésie ne peut être une « fonction » du langage, c'est au contraire ce qui « dé-fonctionnalise » le langage (ou le « dé-téléologise »), ce qui crée des interstices, ce qui fait dysfonctionner « la monotonie de l'unique langue où se nivelle – bientôt sans exception – tout Dire : la langue informatique du “computer” » (Heidegger, 1982 : 154) : cette « monotonie », c'est ce qu'il appelle ailleurs la « langue technique » (Heidegger, 1990 [1962]) – utile, efficace et fonctionnalisée – qu'il relie à l'apparition de la pensée cybernétique (dont on a vu l'influence sur Jakobson).

Et cette conception « technique », « fonctionnaliste » de la langue et de la communication ne laisse que peu de place à la réception : nous l'avons vu chez Jakobson ou dans la pragmatique linguistique, deux influences importantes en sociolinguistique. La perspective herméneutique (de Heidegger et de Gadamer, pour nous cantonner à ces deux références ici discutées), réintroduit le « jeu interprétatif » (aux deux sens du terme *jeu*) caractéristique de ce que nous²³ défendons comme « perspective de la réception ».

²³ Ce « nous » renvoie aux participants du panel organisé pour le Congrès du Réseau Francophone de Sociolinguistique (juin 2015) ayant présenté cette « perspective de la réception » : V. Feussi, I. Pierozak et D. de Robillard.

Conclusion : émission, réception, et la question éthico-politique du débat

Que conclure de tout cela, et quelles conséquences pour la sociolinguistique ?

Les influences épistémologiques mentionnées dans ce texte (pragmatique et conception jakobsonienne de la communication) – influences qui pèsent de tout leur poids sur la sociolinguistique telle qu'elle se conçoit et se pratique actuellement – gagneraient à être regardées en face (et non pas seulement avec une sorte de condescendance moderniste, comme de respectables « ancêtres » que l'on a su dépasser par amendements successifs), pour reposer à nouveau frais la question des choix d'orientation de la sociolinguistique française / francophone quant à la conception de la communication – et corolairement de la langue – qui la sous-tend.

Négliger la question de la réception, considérée comme largement passive ou ramenée à l'émission (la rétroaction : cf. *supra*), pour se focaliser plus efficacement sur une émission « contrôlable », car intentionnelle (le message serait le résultat de la « visée » de son auteur), constitue un *choix* qui n'est pas seulement épistémologique, mais aussi éthico-politique : le primat de l'émission sur la réception dans les recherches en SDL / sociolinguistique est en effet aussi lié à la question du « contrôle » du sens (par les experts linguistes), donc à une question que l'on peut qualifier de *politique* : dire que le sens est aussi/surtout du côté de la réception (pour parler dans les termes de la schématisation de Jakobson, ou de la compréhension / interprétation, pour parler en termes herméneutiques), c'est dire qu'il n'est pas totalement contrôlable, qu'il est nécessairement « fuyant », et, *in fine*, cela revient à réintroduire du débat, nécessité d'un bon fonctionnement démocratique. Or, c'est cette possibilité de débat qui tend justement à disparaître de certains secteurs, sous la pression d'une expertise scientifique conquérante, l'expertise linguistique / sociolinguistique n'étant pas en reste (cf. Debono, 2014, pour une réflexion exemplifiée sur cette tendance, à propos de l'expertise linguistique/sociolinguistique en cours de justice).

Partir de l'examen (parcellaire ici) de quelques bases théoriques de notre discipline, pour certaines peu interrogées²⁴, pour réintroduire du débat sous l'angle épistémologique doit pouvoir être une possibilité. Or, une certaine « naturalisation » des options épistémologiques actuellement dominantes en SDL laissent parfois penser que cette possibilité n'est pas ouverte, que les *choix* épistémologiques en sociolinguistique, qui ont donné lieu à d'importantes discussions par le passé (d'opposition principalement : contre la linguistique structurale, contre le générativisme, contre le béhaviorisme, etc.), n'en sont plus aujourd'hui, les enjeux n'étant plus là pense-t-on (mais bien plutôt dans l'intervention sociale en particulier, qui, aussi légitime soit-elle, semble justifier toute épistémologie... ce qui aboutit parfois à des paradoxes : cf. *infra*). Tirer quelques fils rouges de l'histoire des idées sociolinguistiques (ici : les fils reliant la sociolinguistique à la pragmatique et au paradigme de la communication) ne vise aucunement à proposer un contre-modèle à son tour conquérant (à « plier » d'avance le débat en quelque sorte), mais à reposer les termes d'un possible débat qui semble aujourd'hui largement hypothéqué en sociolinguistique, comme en SDL plus largement. Il n'est d'ailleurs pas anodin que, avec des prémisses pourtant totalement différentes et fortement opposées aux nôtres, d'autres chercheurs en SDL fassent le même constat de cette naturalisation des idées linguistiques dominantes (voir, entre autres : les réflexions de Scheer sur l'empirisme, ou de Rastier sur le « paradigme de la communication » en SDL) rendant l'interrogation épistémologique quelque peu difficile, ou superficielle, en SDL : une forme de « fin de la pensée » pour paraphraser Babich qui fait un constat similaire en philosophie à propos de l'influence écrasante des idées analytiques (qui, notons-le au

²⁴ Cf. *supra* le constat de Gadet (1997) concernant l'influence jakobsonienne en sociolinguistique.

passage, constituent l'univers de références des théories linguistiques évoquées dans ce texte, ce qui, là encore, n'est pas un hasard).

Penser autrement la réception en sociolinguistique, en la fondant sur les apports de la pensée herméneutique constitue donc une proposition soumise à discussion (et discutée depuis quelques années déjà en sociolinguistique : cf. par exemple : Robillard, 2009a et b ; Robillard et Debono, 2010). À cela s'ajoute le fait que les éléments d'humilité scientifique qu'une telle proposition porte (la réception comme ce que l'on ne peut contrôler, ce qui crée du « jeu », ce qui « affole la structure » pour reprendre le mot de Barthes) me semblent poser également les bases d'une réintroduction plus large d'un nécessaire débat démocratique, essentiel pour éviter ce à quoi aboutit souvent l'analyse scientifique « sûre d'elle-même » : la condescendance. Se trouve ici l'un des paradoxes d'une sociolinguistique qui se pense et se veut comme avant tout « d'intervention », « de terrain », ayant pour objectifs premiers la lutte contre les inégalités sociales et la défense des minorités : une épistémologie empiriste, réaliste et hyper-rationnaliste pousse en effet bien souvent à des formes de condescendance, décrites ici bien mieux que je ne saurais le faire par Baudrillard, discutant des positions réalistes :

Mais enfin, disent ces bons apôtres, vous n'allez quand même pas discréditer la réalité aux yeux de ceux qui ont déjà bien du mal à vivre, et qui ont bien droit au réel et au rationnel comme vous et moi. Même objection sournoise pour le Tiers Monde : vous n'allez quand même pas discréditer l'abondance aux yeux de ceux qui crèvent de faim. Ou bien : vous n'allez pas discréditer la lutte de classes aux yeux des peuples qui n'ont même pas eu droit à leur révolution bourgeoise. Ou bien : vous n'allez quand même pas discréditer la revendication féministe et égalitaire aux yeux de toutes celles qui n'ont même pas entendu parler des droits de la femme... Si vous n'aimez pas la réalité n'en dégoûtez pas les autres ! C'est une question de morale démocratique : il ne faut pas désespérer Billancourt. Il ne faut jamais désespérer personne.

Il y a un profond mépris derrière ces intentions charitables. D'abord dans le fait d'instituer la réalité comme sorte d'assurance-vie ou de concession perpétuelle, comme le dernier des droits de l'homme ou le premier des biens de consommation courante. Mais surtout en créditant les gens de ne mettre leur espoir que dans la réalité et dans les preuves visibles de leur existence, en leur imputant ce réalisme saint-sulpicien, on les prend pour des naïfs et des débiles. Ce mépris, il faut dire à leur décharge que les thuriféraires du réalisme l'exercent d'abord sur eux-mêmes, réduisant leur propre vie à une accumulation de faits et de preuves, de causes et d'effets. Ressentiment bien ordonné commence toujours par soi-même. (Baudrillard, 2000 : 6-7).

Une perspective de la réception en sociolinguistique aurait donc également l'avantage de lever ce paradoxe, qui s'est installé à la faveur d'un certain unanimité épistémologique (auquel vient parfois s'adjoindre une « ritualisation »²⁵ des renvois théoriques) qu'une histoire des idées sociolinguistiques (objet de ce présent numéro de *Glottopol*) est à même, espérons-le, de re-diversifier.

Bibliographie

- AUROUX S., DESCHAMPS J., KOULOUGHLI D., 1996, *La philosophie du langage*, Paris, PUF.
 AUSTIN J. L., 1991 [1970], *Quand dire c'est faire*, trad. et intr. G. Lane, Paris, Seuil.

²⁵ J'emprunte ce terme à Gadet, 1997, qui l'applique à la référence à Jakobson en sociolinguistique, mais cette idée d'une ritualisation, finalement occultante, me semble plus largement valable concernant les grandes influences discutées *supra*.

- BABICH B., 2012, *La fin de la pensée. Philosophie analytique contre philosophie continentale*, Paris, L'Harmattan.
- BARTHES R., 1993 [1975]), « Sur la lecture », dans *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, pp. 37-48.
- BAUDRILLARD J., 2000, *La pensée radicale*, Paris, Sens & Tonka.
- BLANCHET P., 1995, *La pragmatique*, Paris, Bertrand-Lacoste.
- BLANCHET P., 2012 [2000], *La linguistique de terrain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- BOLTANSKI L., 2011, « Le pouvoir est de plus en plus savant. Entretien avec Luc Boltanski », *La vie des idées*. Disponible en ligne : <http://www.laviedesidees.fr/Le-pouvoir-est-de-plus-en-plus.html> (consulté le 3 décembre 2012).
- BOUTET J., 2010, *Le pouvoir des mots*, Paris, La Dispute.
- BRETON P., 2000, *Le culte de l'Internet. Une menace pour le lien social ?*, Paris, La Découverte.
- BRETON P., 2011 [1992], *L'utopie de la communication. Le mythe du "village planétaire"*, Paris, La découverte.
- COMETTI J.-L., 2010, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard.
- DEBONO M., 2013a, *Langue et droit. Approche sociolinguistique, historique et épistémologique*, Fernelmont, Éditions Modulaires Européennes dans la coll. Proximités – Sciences du langage (dirigée par P. Blanchet), URL : <https://www.eme-editions.be/fr/proximités-sciences-du-langage/47581-langue-et-droit-approche-sociolinguistique-historique-et-epistemologique-9782806607706.html>.
- DEBONO M., 2013b, « Pragmatique, théorie des actes de langages et didactique des langues-cultures. Histoire, arrière-plans philosophiques, conséquences et alternatives », In CASTELLOTTI V. (dir.), *Le(s) français dans la mondialisation*, Fernelmont : Éditions Modulaires Européennes, pp. 423-447.
- DEBONO M. (éd.), 2014, *Corpus numériques, langues et sens : enjeux épistémologiques et politiques*, (avec les contributions de Lorenzo Bonoli, Marc Debono, Valentin Feussi, Isabelle Pierozak, Elatiana Razafi et Didier de Robillard), Bern, Peter Lang, coll. Gram-R – Etudes de linguistique française (dirigée par V. Van Raemdonck), n°25. URL : <http://www.peterlang.com/index.cfm?event=cmp.ccc.seitenstruktur.detailseiten&seite=ntyp=produkt&pk=85286&concordeid=574215>
- DEBONO M., 2014, « Réflexions sur l'expertise linguistique/sociolinguistique à partir de l'exemple de la linguistique légale : enjeux de pouvoir et opportunité », In COLONNA, R. (éd.), *Les locuteurs et les langues : pouvoirs, non-pouvoirs et contre-pouvoirs*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 31-42.
- DELBREILH F., 2012, « Les notions de *speech event* et *literacy event* dans l'ethnographie de la communication et les *Literacy Studies* », *Langage et société*, 2012/1 n° 139, pp. 83-101.
- DURANTI A., 1997, *Linguistics Anthropology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- GADAMER H.-G., 1996 [1976], *Vérité et Méthode*, trad. P. Fruchon, Paris, Seuil.
- GADET F., 1997, « Fonctionnalisme et thérapeutique », *Cahiers de l'ILSL*, n° 9, pp. 87-103.
- GEOGHEGAN B., 2012, « La cybernétique "américaine" au sein du structuralisme "français". Jakobson, Lévi-Strauss et la Fondation Rockefeller », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2012/3, Vol. 6, n°3, pp. 585-601.
- GUMPERZ J., 1989, *Sociolinguistique interactionnelle. Une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan.
- HASSLER G., 2014, « La vision linguistique du monde : mythe et réalité de l'utilisation d'une notion humboldtienne au XX^e siècle », *Dossiers d'HEL, SHESL, Linguistiques*

- d'intervention. Des usages socio-politiques des savoirs sur le langage et les langues*, pp. 10. Disponible en ligne : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01115175/document>.
- HEIDEGGER M., 1990 [1962], *Langue de tradition et langue technique*, Lebeer-Hossmann.
- HEIDEGGER M., 1982, « L'habitation de l'homme », in *Exercices de la patience*, n°3/4, Paris, Obsidiane.
- HYMES D. H., 1984, *Vers la compétence de communication*, préface et postface (1982) de D. H. Hymes, trad. de F. Mugler, note liminaire de D. Coste, Paris, Hatier CREDIF.
- JAKOBSON R., 1963, *Essais de linguistique générale*, Paris, Éditions de Minuit.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 2009 [1980], *L'énonciation*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI C., 1986, *Les Interactions verbales*, T.1, Paris, Armand Colin.
- LAFONTAINE C., 2004, *L'empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine* de Céline Lafontaine, Paris, Seuil.
- MARROU 1975 [1954], *De la connaissance historique*, Paris, Seuil.
- MASQUELIER B. et TRIMAILLE C. (eds), 2012, dossier « Dell Hymes : héritages et débats », *Langage et société*, n° 139, mars 2012.
- NERLICH B. et CLARKE D. D. (1998), « La pragmatique avant Austin : fait ou fantasme? », *Histoire Épistémologie Langage*, Tome 20, fascicule 2, pp. 107-125.
- PICARD D. (1992), « De la communication à l'interaction : l'évolution des modèles », *Communication et langages ?*, n° 93, pp. 69-83.
- PIEROZAK I., RAZAFI E., ROBILLARD D. (de) et DEBONO M., 2013, « Vers une sociolinguistique française qualitative ? Perspectives historiques critiques sur des processus historiques de reconnaissance », *Recherches qualitatives* (revue en ligne), Université du Québec, Vol. 32(1), *La reconnaissance de la recherche qualitative dans les champs scientifiques*, pp. 107-131. URL : [http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/edition_reguliere/volume32\(1\).html](http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/edition_reguliere/volume32(1).html)
- RASTIER F., 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- RASTIER F., 2007, « Communication, interprétation, transmission », *Semen* [En ligne], n° 23, consulté le 11 février 2013. URL : <http://semen.revues.org/5341>
- ROBILLARD D. de, 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérientiation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le *Titanic* ne coule pas », *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n° 1, pp. 1-149. URL : http://www.upicardie.fr/LESCLAP/IMG/pdf/robillard_CAS_no1.pdf (consulté le 3 novembre 2008).
- ROBILLARD D. de (éd.), 2009a, *Réflexivité, herméneutique : vers un paradigme de recherche ?*, *Cahiers de sociolinguistique*, n° 14, Rennes, Presses de l'Université de Rennes.
- ROBILLARD D. de, 2009b, « Ce que « comprendre » pourrait bien vouloir dire ? » *Langage et société*, n° 130, 2009-4, pp. 125-136.
- ROBILLARD D. (de) et DEBONO M., 2010, « L'interculturel au risque de l'herméneutique », In BLANCHET P. et COSTE D. (dirs.), *Regards critiques sur la notion d'« interculturalité »*. Pour une didactique de la pluralité linguistique et culturelle, L'Harmattan, collection « Espaces Discursifs », pp.173-190.
- SEARLE J. R., 2009 [1972], *Les actes de langage. Essai de philosophie du langage*, Paris, Hermann.
- VALERY P., 1975 [1954], *Œuvres*, I, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade.
- WIENER N., 1952, *Cybernétique et société*, Paris, Deux Rives.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Laura Abou-Häïdar, Henri Besse, Annette Boudreau, Josiane Boutet, Aude Bretegnier, Romanu Colonna, Christine Deprez, Jean-Michel Eloy, Michel Francard, Médéric Gasquet-Cyrus, Laurent Gosselin, Vinesh Hookoomsing, Emmanuelle Huver, Guy Jucquois, Mylène Lebon-Eyquem, Fabienne Leconte, Véronique Miguel-Addisu, Danièle Moore, Marielle Rispaïl, Cyril Trimaille, Jean-Benoît Tsofack, Cécile Van den Avenne, Daniel Véronique.

Laboratoire Dysola – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425